Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 65 (1957)
Heft: 3

Quellentext: Louis Agassiz (1807-1873) et Juste Olivier (1807-1876)
Autor: Agassiz, Louis / Olivier, Juste

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Louis Agassiz (1807-1873)[1] et Juste Olivier (1807-1876)

Ils naquirent tous deux il y a cent cinquante ans, en 1807, Agassiz à Môtiers, le 28 mai, Juste Olivier à Eysins, le 18 octobre. Ils se rencontrèrent à Lausanne au Gymnase et à l'Académie, et plus tard à Neuchâtel où ils furent ensemble professeurs. Ils se lièrent d'une amitié fidèle et efficace qui, malgré l'éloignement et la différence de leurs disciplines, dura tout au long de leurs vies.

Louis Agassiz se voua aux sciences naturelles et fit ses études à Zurich, Heidelberg, Paris, Munich où il obtint le grade de docteur en médecine. On créa pour lui à Neuchâtel une chaire de sciences naturelles et c'est alors qu'il fit ses recherches sur les glaciers. En 1846, il se rendit en Amérique avec une équipe de naturalistes suisses ; il y fit une magnifique carrière.

Juste Olivier, après des études à Lausanne, après un séjour à Paris en 1830, enseigna pendant trois années à Neuchâtel avant d'occuper une chaire d'histoire à l'Académie de Lausanne. A cause de la révolution vaudoise de 1845, le ménage émigra à Paris et tint à la Place Royale ou des Vosges un pensionnat de jeunes gens jusqu'en 1869. L'année suivante les Olivier revinrent en Suisse et s'installèrent à Cergnemin et à Gryon.

La correspondance entre les deux amis ne fut jamais très active. Dans les nombreux cartons de correspondance que nous possédons, nous n'avons trouvé qu'une quinzaine de lettres d'Agassiz et quelques brouillons ou copies de celles que lui adressaient les Olivier, car il est évident que nous n'avons pas les originaux restés en Amérique.

---

[1] L'auteur de cette étude, le Dr Jean Olivier, petit-fils de Juste Olivier, a pu en corriger lui-même les épreuves, qu'il nous renvoyait dans une lettre du 15 août 1957 ; une semaine plus tard, il mourait à Gryon, dans la propriété familiale. C'est une perte cruelle pour sa famille, mais aussi pour le corps médical et pour les historiens, qui apprécieront à sa valeur cette dernière contribution de sa plume savante et aimable. L. J.

Ces quelques documents suffisent pour témoigner de l'affection et de l'intérêt que se portaient les deux amis.

Nous avons pensé qu'à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la naissance de ces deux Vaudois, il pouvait être intéressant de les présenter au public.

La première des lettres d'Agassiz est d'ordre purement scientifique et d'une lecture un peu austère. Elle date du 1er juillet 1835 et est une réponse à une demande d'Olivier qui est en train de rédiger son *Canton de Vaud* et a besoin de données sur la formation du Jura et des Alpes. Juste fera de ce texte une condensation que l'on trouve aux pages 13 à 17 du Tome I et aux pages VII à XII des « éclaircissements » (édition de 1938).

Voici, en partie, la lettre d'Agassiz :

... Ainsi le Jura nous apparaît jeune et les Alpes comme minées par l'âge. Mais si ces signes extérieurs sont ceux auxquels nous reconnaissons les troubles de notre déclin, tels ne sont pas les caractères de l'âge des montagnes et l'action du temps et des intempéries n'a point pu produire les sillons profonds et les découpures à pic qui caractérisent les Alpes. Ce sont au contraire des ruptures fraîches que la dent des éléments n'a point encore émoussées ou arrondies. La géologie moderne nous apprend au contraire que le Jura a élevé son front au-dessus du niveau de la mer longtemps avant que les lieux où se trouvent maintenant les Alpes fussent devenus terre ferme.

Pour comprendre ces assertions qui peuvent paraître des paradoxes au premier abord, il faut dérouler quelques-unes des pages les plus anciennes de l'histoire de notre terre. Sans faire d'étude géologique bien approfondie on peut facilement se convaincre que toutes les roches qui constituent la partie solide de notre globe sont disposées ou en grandes *masses irrégulières* ou en *couches ou strates superposées* les unes aux autres comme des bancs tantôt parallèles tantôt diversement inclinés. Les premières de ces roches ou les roches massives, qui sont les granits, les porphyres, les basaltes et les laves, sont maintenant généralement envisagées comme ayant une origine ignée et comme résultant d'un refroidissement plus ou moins rapide d'une masse incandescente que l'on suppose avoir formé le premier noyau de la terre. Les autres roches ou *roches stratifiées*, savoir les grès, les calcaires, les marnes et les argiles, forment seulement une croûte d'une épaisseur relative peu considérable autour des premières et résultent évidemment de la déposition successive des substances solides contenues ou charriées par les eaux qui se sont accumulées sur la première écorce du globe et qu'elles ont d'abord entièrement couvertes. Il doit

paraître évident que ces bancs déposés par les eaux ont dû être déposés en couches horizontales et qu'à mesure qu'elles se formaient, elles ensevelissaient les débris solides des animaux et des plantes qui ont successivement vécu à la surface de la terre et dans les eaux. Cependant les roches massives, contenues sous cette écorce stratifiée, continuant à se refroidir ont naturellement dû s'affaisser de plus en plus sur elles-mêmes et produire à la surface des dislocations dans les roches stratifiées et des crevasses par lesquelles les parties encore fluides de la masse intérieure devaient chercher à s'épancher. C'est à ces émersions, à ces épanchements et à ces éruptions des roches massives qu'il faut attribuer l'inclinaison et tous les dérangements survenus dans la position des roches déposées en couches horizontales et la formation de chaînes de montagne plus ou moins élevées sur les flancs desquelles on ne peut trouver disloquées que les couches qui existaient déjà lors de l'émersion à laquelle cette chaîne aura dû son relief. L'inclinaison des différentes couches de différentes chaînes de montagne et leur position relative est donc un moyen sûr pour parvenir, par des recherches, il est vrai, difficiles, à la détermination de leur âge relatif.

Quant aux roches stratifiées, elles ont été déposées successivement et contiennent les débris des êtres organisés, animaux et plantes, qui ont caractérisé les différentes époques du développement du globe terrestre ; ces débris servent si bien à les distinguer qu'un géologue habile peut en tous lieux déterminer d'après ces reliques, qu'on appelle *fossiles*, l'époque à laquelle une série de ces couches a été déposée. En Suisse nous devons surtout distinguer les calcaires et les marnes qui constituent la série que les géologues appellent *formation jurassique*, puis les grès et les marnes compris sous la dénomination de *molasse*, et enfin les amas de cailloux roulés que l'on désigne sous le nom de *terrain d'atterrissement*. Les terrains appelés jurassiques et la molasse contenant des débris d'animaux évidemment marins, il est certain que ces couches ont été déposées par la mer et que les eaux de l'océan recouvraient jadis les lieux où on les trouve maintenant et que si elles forment maintenant une partie du continent européen, elles ont été élevées au-dessus du niveau de la mer par l'action des roches massives. Dans le canton de Vaud, tout le Jura est formé de ces couches qui du nom de la chaîne ont été appelées *Jurassiques* et qui sont inclinées dans le sens des pans des diverses sommités qu'on y distingue tandis que la molasse, qui s'étend dans toute la plaine vaudoise, est en couches horizontales à son pied et ne se redresse en couches inclinées que dans le voisinage des montagnes alpines.

De ces faits on peut naturellement conclure que lorsque le Jura s'est élevé, la molasse n'existait point encore sur les couches jurassiques et que cette chaîne, après son émersion, s'est trouvée former la côte septentrionale de la mer qui a longtemps encore recouvert toute la plaine vaudoise durant la déposition de la molasse. Après cette

déposition est survenu un grand cataclysme pendant lequel la terre s'est entrouverte dans la direction de la chaîne des Alpes et a vu surgir tous les granits du centre des Alpes, contre les flancs desquels la formation jurassique et la molasse se sont redressées simultanément. Le redressement de la molasse au pied des Alpes avec les terrains de la formation jurassique prouve évidemment que le soulèvement de la chaîne des Alpes est postérieur à celui du Jura et que les Alpes sont la dernière masse qui soit venue rehausser le relief de l'Europe puisque sur la molasse on ne trouve plus que des atterrissements qui ne renferment que des ossements d'animaux terrestres, ce qui prouve aussi qu'après le soulèvement des Alpes la mer a été refoulée autour de notre continent dans ses limites actuelles.

Si quelqu'un demandait après ceci quels sont les rapports que les géologues admettent entre le récit de la Genèse et leurs théories, je croirais maintenant pouvoir répondre que quelque diverses que soient leurs opinions sur ce sujet, la plus naturelle paraît admettre que le récit de Moïse ne fait mention que de la création des derniers êtres qui sont venus peupler la terre et avec lesquels l'homme est apparu, et que la Genèse ne fait nullement mention des changements que la terre a subis durant les phases de son développement qui sont compris dans l'expression simple de sa création et de son apparition au milieu des autres corps célestes.

... Adieu, bien cher ami, excuse la manière dont je m'acquitte de ma promesse, c'est presque pis que d'y manquer entièrement et pourtant je sens une voix qui me dit après t'avoir écrit : est-il possible d'envoyer de pareils chiffons ? tu me le pardonneras pourtant...

... Adieu ton ami L. Agassiz

Juste Olivier a dû faire rédiger un résumé de cette lettre par sa femme et il en envoie le brouillon à Agassiz, dont voici la réponse du 7 avril 1836 :

Cher ami,

Je m'empresse de te retourner la feuille... Je n'ai rien trouvé à y corriger ; le tout est très bien, seulement j'ai changé quelques mots qui, par-ci par-là, m'ont semblé préciser davantage le sens. C'est trop bien pour que cela puisse passer pour mien et ce ne l'est en effet pas, sauf le préambule qui est la meilleure partie de l'article, aussi ne m'en donne pas le mérite que je ne saurais ni revendiquer ni mériter. Telle qu'elle est, cette notice me semble donner une juste idée de tout ce qu'elle embrasse ; c'est aussi ce que m'ont dit deux personnes, d'ailleurs non versées dans la géologie, auxquelles je l'ai lue ; mais pourrait-il en être autrement ? En passant par la plume de Madame Caroline tout doit devenir aussi lucide que sa pensée.

Il me serait difficile de te dire combien d'espérances j'ai placées dans le cours de cet été ; j'espère qu'il me rendra le repos d'esprit qu'un travail trop suivi m'a depuis longtemps enlevé ; je te verrai aussi et Madame Caroline, peut-être même tous les jours, ce serait un bien grand bonheur pour moi et pour ma femme aussi. Puisse-t-il nous advenir ! Crois-tu que je pourrai charger M. Charpentier de me trouver un logement ? J'espère aussi faire bonne connaissance avec lui...

Ton affectionné AGASSIZ

Les projets d'été pour 1836 se réalisèrent. Les Olivier passaient leurs vacances à Aigle dans la vieille maison Ruchet et les Agassiz séjournèrent, à quelque distance de là, probablement chez M. de Charpentier, qui était directeur des Salines de Bex et qui logeait à La Sallaz. Il initia Agassiz à la question des blocs erratiques, qui l'amena à l'étude des glaciers. On sait que sur sa tombe on plaça un bloc erratique amené du glacier de l'Aar. La Sallaz était un foyer scientifique où se réunissait une école de chercheurs, Agassiz, Desor, Thomas et d'autres, tous naturalistes, botanistes, géologues.

Le 1er mars 1838, Juste Olivier écrit à Agassiz une lettre assez énigmatique dont le mystère n'arrive pas à se laisser percer dans la lecture de la correspondance de l'époque. S'agit-il d'une position à trouver pour Agassiz ? ou d'une affaire intéressant spécialement les Olivier ? C'est en cette année que Juste deviendra professeur ordinaire à l'Académie, mais il ne semble pas qu'il y ait rapport à cela. Bref, voici cette lettre, ou plutôt sa copie, qui nous montre l'affection des deux amis :

Mon cher ami

Nous nous écrivons assez rarement pour que tu ne sois pas surpris de recevoir de ton ami *Olivier* une lettre un peu extraordinaire. Je souligne mon pauvre nom afin que ma lettre n'ait pas, si possible, le sort que tu m'as dit faire à beaucoup de missives, celui de les bien recevoir, mais de ne pas les lire.

J'ai un service à te demander, mon cher Agassiz, et un service pour lequel, quoi que nous fassions toi et moi, il me faut avant tout le secret le plus absolu ; même à Neuchâtel, personne ne doit soupçonner que je t'ai écrit. Il est impossible que je t'explique dans ma lettre ce dont il s'agit, mais je réclame aujourd'hui de ton amitié *ce qu'elle m'a promis* en des occasions où tu as trouvé peut-être la mienne trop exigeante et je ne doute pas de te voir répondre à l'appel en faisant l'impossible pour

me voir avant peu. Crois que ce n'est pas sans de forts motifs que je te le demande. J'ai absolument besoin de te voir. Pour beaucoup de raisons trop longues à détailler, mais très péremptoires, et, en particulier à cause de ma santé, il me serait bien difficile de quitter Lausanne en ce moment, et impossible, je crois, d'aller à Neuchâtel. Pourrais-tu venir ici passer quelques heures avec moi ? le plus incognito possible ? une soirée suffirait. Nous pouvons te loger. Si tu m'avertissais du jour, tout se passerait de telle sorte, qu'à part M. S^te^-Beuve dont je te ferais faire la connaissance pour te récompenser un peu, personne, je pense, ne s'apercevrait de ton séjour ici qu'autant que nous le voudrions bien.

En tous cas, réponds-moi au plus vite là-dessus, j'espère par le retour du courrier, si tu as ceci à temps. Dans le service que je réclame de toi, Caroline, cela va sans dire, est de moitié.

Adieu, je compte sur toi, l'affaire étant d'une très grande importance pour ton ami

OLIVIER

Qu'était donc cette affaire « d'une très grande importance » ? Nous n'en savons rien. Elle devait concerner les Olivier autant que leur ami. Agassiz dut venir à Lausanne et, après sa visite et un certain temps consacré aux réflexions, il répond le 21 mars 1838 :

Mon cher ami

Depuis dimanche j'ai pris une résolution relativement à l'ouverture que tu m'avais faite ; j'ai été bien combattu et si j'ai tardé jusqu'à aujourd'hui à te faire part de ma résolution, c'est que j'ai voulu la garder par-devers moi quelque temps pour m'y familiariser. Sois persuadé, mon cher, qu'aucune considération étrangère à celles qui doivent guider ma vie scientifique, ni personnelle, ni de famille, n'a eu la moindre influence sur moi ; du moins, je n'en ai pas la conscience si malgré moi cela avait eu lieu. Le résultat le plus certain qui m'est revenu, c'est que je suis d'une tristesse profonde, que rien je crois, ne pourra ou, du moins, ne viendra combattre, mais cette tristesse, j'en ai la conviction, est indépendante de ma position, elle est dans ma vie et n'a trait ni à mon avenir, ni au passé ; elle est l'effet du sentiment de mon incapacité à remplir en même temps des devoirs opposés, ceux de ma vocation scientifique et ceux de la vie de famille. Je me suis demandé si une autre position quelconque, d'autres relations pourraient changer cette disposition ; j'ai la conviction que non et, dès lors, j'ai pu dire que la détermination que je prenais était dans l'intérêt de la science à laquelle j'ai dévoué *avant tout* et *sans réserve* mon existence. Je crois le devoir, et dès lors, je n'ai plus mis même mon bonheur particulier en ligne de compte. Tu ne me demanderas sans doute pas de te retracer ce

combat intérieur si pénible à tous égards, puisqu'il n'a été accompagné que de froissements ; mais maintenant ma résolution est prise et par amitié je te prie de ne plus m'en reparler jamais. Je puis cependant résumer en quelques mots ce qui s'est passé en moi en te disant que je reste à Neuchâtel, que quitter serait renier huit ou dix ans de ma vie que je ne retrouverais nulle part ; j'y reste pour toujours, autant du moins que pareille détermination pourra dépendre de ma volonté. Ma vie est trop personnifiée dans les collections que j'ai formées en me développant moi-même pour que m'en séparer n'équivale pas à une apostasie. Ne pense pas que je m'exagère leur valeur ou leur influence sur mon existence, elle est aussi positive que ma résolution est maintenant inébranlable. Je ne puis l'accompagner que d'un vœu, c'est que tu sois également mon ami, avant *comme* après avoir lu cette lettre et qu'elle ne produise pas un effet plus fâcheux sur ta femme.

Adieu, bien cher ami, adieu chère dame Olivier. Au revoir, ailleurs

Ls Agassiz

Mardi soir, j'écris aussi aujourd'hui à Espérandieu. C'est par surprise que mon oncle a été mis dans le secret et je crains bien qu'il ait été très mal gardé.

Les années passent et il faut arriver en 1845 pour retrouver l'écriture d'Agassiz. Ce sera, du reste, comme nous le verrons, dans les époques des grands événements politiques ou familiaux que cette vieille amitié se manifestera.

En mars 1845, Agassiz est toujours à Neuchâtel, mais les Olivier ont vu leur situation troublée par la révolution vaudoise de février, où Louis Ruchet, le frère de Caroline, président alors du Conseil d'Etat, a été renversé. La situation des professeurs n'est plus sûre. Olivier, ainsi que d'autres de ses collègues, donne sa démission au cours de l'année et ce sera le départ pour Paris au printemps de 1846. Pour le moment il se défait de la direction de la *Revue Suisse*, périodique mensuel où Ste-Beuve a rédigé la chronique parisienne ; il va la remettre, sur les indications d'Agassiz, à Wolfrath, jeune éditeur neuchâtelois. Il y publiera la chronique parisienne pendant une vingtaine d'années.

L'article auquel Agassiz fait allusion paraîtra dans la *Revue Suisse* dans les numéros d'août et septembre 1845 sous le titre de *Essai sur la géographie des animaux*, extrait des leçons données à l'Académie de Neuchâtel par le professeur L. Agassiz.

Cette lettre du 10 mars 1845 est adressée à Caroline Olivier.

Ma chère dame

Je regrette d'avoir reçu une lettre au lieu de votre visite qui m'aurait fait un si grand plaisir, mais au lieu de vous dire tout cela bien en détail, comme je le voudrais, je n'ai que le temps de vous répondre pour ne pas différer d'un courrier.

Avant d'entrer en matière, permettez-moi de vous prier dans votre propre intérêt d'y réfléchir à deux fois avant de vous défaire de la *Revue* [*Suisse*]. Peut-être voyez-vous les affaires du Canton de Vaud trop en noir sous l'impression du moment et des circonstances fâcheuses mais toujours passagères qui accompagnent d'ordinaire les révolutions et je voudrais, autant qu'il dépend de moi, vous prémunir contre toute précipitation ; car, dès à présent, je puis répondre catégoriquement sur votre proposition, qui est acceptée en plein et à laquelle vous n'avez qu'à mettre vos conditions pour la voir réglée immédiatement si vous persistez.

Ne pouvant moi-même me charger de la comptabilité et de la responsabilité matérielle, je suis allé en parler à M. Wolfrath qui est un jeune homme plein de moyens, imprimeur-éditeur, et qui désire depuis longtemps étendre le cercle de son activité. Je lui ai parlé de votre projet, comme d'une idée qui me serait venue et que je voudrais vous soumettre et je lui ai demandé les conditions auxquelles il se chargerait de cette affaire sous la direction d'un comité que je me chargerais de composer convenablement en y faisant entrer Desor, Ch. Prince, Guyot et peut-être encore quelques autres.

Il faudrait avant tout s'assurer de la collaboration des principaux rédacteurs actuels ; nous attacherions beaucoup de prix à ce que vous, Olivier et M. Vinet restassent des nôtres.

Olivier continuerait surtout à fournir la chronique qui serait largement rétribuée et admise *sans coups de ciseaux*. Les autres articles de fond pourraient être rétribués proportionnellement à leur valeur intrinsèque.

Wolfrath, qui a de la fortune, se chargerait de solder les comptes courants et d'effectuer les recouvrements arriérés dont il prendrait le montant comme une valeur à payer comptant ; il est tout disposé à vous payer une gratification convenable en bloc pour la cession de la *Revue* et des exemplaires en magasin et demande que vous en fixiez vous-même le prix.

Enfin pour votre garantie morale, j'ajouterais que vous pouvez être assurés que la *Revue* conserverait son caractère sérieux et religieux et son esprit suisse ; nous chercherions même à la suite de son déplacement à la rendre encore moins neuchâteloise qu'elle n'a été jusqu'ici vaudoise.

A cette occasion dites-moi, je vous prie, quelle est maintenant la position de M. Vinet à Lausanne et si nous pourrions avoir quelque

chance de succès si on faisait dans ce moment des démarches pour l'appeler à Neuchâtel comme professeur de littérature? Un mot là-dessus entre nous, s'il vous plaît.

J'ai bien reçu la longue lettre d'Olivier et vous auriez eu mon article pour ce mois s'il avait pu être fini, ce sera pour le 1er avril.

Demain, si je puis, ou au plus tard après-demain, je vous adresserai quelques lettres pour M. Ruchet pour Paris, pour Guizot, M. de Tschann et M. de Rougemont.

Votre ami dévoué ; mille amitiés à Juste

Lundi soir, le 10 mars 1845 Ls Agassiz

Le 13 mars, deux jours plus tard, Agassiz revient à la charge :

Mon cher ami, le désir d'avoir M. Vinet ici se manifeste de tous côtés et on y met un tel empressement que je désire vivement ta réponse au plus vite. M. de Chambrier sort d'ici et vient de me dire qu'on s'est occupé hier soir au Conseil d'Etat de ce projet qui a été accueilli à l'unanimité. Il voulait écrire dès aujourd'hui à M. Vinet, mais pensant avoir ta réponse samedi, je l'ai engagé à renvoyer à dimanche ou lundi. Dis-moi aussi quels sont les appointements de M. Vinet à Lausanne. Que je voudrais que nous n'eussions pas de professeur d'histoire ou qu'on pût dédoubler la chaire de Guyot pour te rappeler aussi à nous.

Réponds-moi donc par le retour du courrier, s. t. p.

Tout à toi, ton ami

Agassiz

Jeudi soir.

Malheureusement, la réponse d'Olivier manque !

1846 ! Les Olivier sont à Paris ; ils y ont émigré en suite de la Révolution vaudoise. Agassiz est aussi à Paris ; il va s'embarquer en septembre pour les Etats-Unis, où il trouvera toutes facilités techniques et surtout financières pour continuer ses recherches. Il y fera une superbe carrière.

Il y a échange de quelques billets hâtifs sans grand intérêt. Cependant nous trouvons un brouillon de lettre adressé par Agassiz à M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Dans ce document, il y a des corrections, des parties rayées et d'autres surajoutées, ce qui fait supposer qu'Agassiz a soumis son texte à Olivier pour le revoir et le corriger.

On lit en tête du document, d'une autre écriture que celles d'Agassiz ou d'Olivier : *Zoologie. Extrait d'une lettre de*

M. Agassiz accompagnant l'envoi des 9me et 10me livraisons de son « Nomenclator zoologique ».

Nous rétablissons ce qui a dû être la lettre d'Agassiz, en y intercalant ce qui a été ajouté au crayon :

A Monsieur le Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences

Monsieur

En vous adressant les 9me et 10me fascicules de mon *Nomenclator zoologique*, je prends la liberté de vous prier, lorsque vous les présenterez à l'Académie, de bien vouloir lui faire remarquer que la préface qui se trouve en tête de la 9me livraison, renferme une dissertation étendue sur les principes de la nomenclature zoologique et sur leur application et les modifications qu'ils ont subis depuis Linné, qui en a posé les bases. La synonymie s'est tellement compliquée en histoire naturelle, et surtout en zoologie, que si une main puissante ne vient pas mettre un frein à l'envahissement des barbarismes qui assiègent de toutes parts les abords de la partie systématique de notre science, il ne sera bientôt plus possible aux naturalistes de s'entendre, alors même qu'ils parleraient leur langage technique, car chaque jour les différences qui existent déjà entre la nomenclature des différentes nations tendent à s'accroître. Mon nomenclateur fait connaître l'état actuel de la nomenclature de toutes les branches de la zoologie avec toutes ses imperfections et ses incroyables barbarismes et ses innombrables doubles emplois, que j'ai signalés pour toutes les classes dans le registre général, mais j'ai voulu laisser à d'autres et en particulier aux monographes le mérite intégral de curer ces étables d'Augias. La dernière livraison de cet ouvrage, qui renferme l'Index alphabétique général, paraîtra très prochainement.

En somme j'ai énuméré 31.000 noms de genres et de familles, dont j'ai donné l'étymologie de date et la citation la plus connue ; sur ce nombre, il n'y en a pas moins de 13.000 qui font double emploi et qu'il faudrait changer d'après les règles reçues, surtout pour éviter toute confusion et 10.000 autres qui sont fautifs dans leur composition grammaticale, en sorte que sur 31.000 noms introduits dans la science, il y en a 23.000 d'incorrects.

Agreéez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération

Paris, ce 24 août 1846 Ls Agassiz

A cette lettre se trouve agrafé un petit billet d'une écriture qui n'est pas celle d'Agassiz et dont voici le texte :

Nomenclat.

Je dois ajouter, ce qui ne paraît pas se trouver dans cette lettre, mais que j'ai trouvé après avoir lu cette dissertation, c'est qu'il n'existe

rien d'aussi élevé et d'aussi philosophique sur ce sujet que la préface de l'ouvrage de M. Agassiz.

Voici un billet non daté, mais qui a dû être écrit en septembre 1846 lors du départ d'Agassiz pour l'Amérique :

Mon cher ami

Je pars décidément mardi et je compte sur toi pour demain à 5 h. ½ devant la Rotonde du Palais Royal. Si tu pouvais être prêt pour cette heure, viens nous joindre chez La Haye, restaurateur, rue des Prouvaires. C'est en face du Marché, près de l'Eglise S^t^-Eustache. Je trouverai un moment dans la journée pour aller dire bonjour à Madame Olivier.

Tout à toi Ls Agassiz Dimanche soir.

Il faut espérer que la rencontre a pu avoir lieu, car c'est la dernière fois que les amis ont pu se voir. Lorsque Agassiz reviendra en Europe, en 1859, ils ne purent arriver à se rencontrer.

1847 ! Agassiz est en Amérique avec une équipe de naturalistes qui l'ont accompagné ; il est très occupé, il voyage, et c'est Desor, un de ses collaborateurs, qui prend la plume pour raconter aux amis Olivier l'installation de la colonie.

Edouard Desor est né le 13 février 1811 à Friedrichsdorf, près de Francfort sur le Main, d'une famille française réfugiée pour cause de religion. Il dut quitter l'Allemagne après un mouvement politique auquel il avait prit part. Il fit la connaissance d'Agassiz à Berne, devint son secrétaire en 1837, et fut son bras droit dans toutes ses campagnes, en particulier au glacier de l'Aar à l'auberge des Neuchâtelois. Dès 1848 il se brouilla avec Agassiz, revint en Suisse en 1852 et fut nommé professeur de géologie à Neuchâtel. Il mourut à Nice en 1882, après avoir légué sa fortune de 250 000 fr. à la ville de Neuchâtel.

C'est de Boston qu'il écrit le 8 août 1847 à Caroline Olivier :

Ma chère dame

Agassiz et Pourtalès sont partis l'autre jour à bord d'un navire de l'Etat pour passer quelques semaines en mer avec M. Davis, ingénieur de la marine, qui est chargé de faire le relevé d'une partie du littoral américain. Je suis resté avec Charles pour garder la maison et avancer quelques travaux commencés. Mais c'est aujourd'hui dimanche, et vous

savez qu'il est défendu à tout citoyen américain, sous peine de damnation, de travailler ce jour-là.

Que puis-je faire de mieux par un dimanche brumeux que d'aller faire un tour à Paris. Je me rends tout droit à la Place Royale. Là du moins, s'il y fait quelquefois du brouillard, ce n'est que dehors, sur la place. C'est à peine si l'on s'en préoccupe au numéro 7... Je viens donc m'asseoir avec vous, avec Olivier, avec Madame Henriette [Biaudet] et tous nos amis autour du feu sacré qui brûle dans votre âtre, tantôt ardent, tantôt pétillant, et qui quelquefois aussi couve sous la cendre, mais qui, grâce à vos soins, ne s'éteint jamais... Et, vous, mon cher Olivier, dites-moi un peu ce qui se passe en Suisse. S'y déchire-t-on toujours? Il le paraît d'après le peu qu'en disent les journaux, que je lis rarement...

... Maintenant permettez que, pour faire diversion, je vous emmène avec moi dans un monde un peu différent du vôtre, dans notre sanctuaire, s'il est permis d'appeler ainsi un ménage de garçons. Je commence par ce qu'il y a de mieux, l'entourage. Nous voilà, en effet, installés depuis quinze jours dans l'un des faubourgs de Boston, une île qui est séparée de la ville par un bras de mer. Représentez-vous une falaise au bord de la mer, comme celle du Vully en face de Neuchâtel, et au bord de ces falaises quelques grands édifices semblables à d'immenses casernes, divisées en un certain nombre de corps de logis, ayant chacun trois petites fenêtres de front et trois étages du côté de la rue, quatre du côté de la mer. C'est dans une de ces maisons que nous demeurons et, quoique nous y soyons à peine installés, nous y avons déjà des habitudes toutes faites. Depuis nos fenêtres nous dominons tout à la fois la magnifique baie de Boston et la ville qui s'étend en amphithéâtre au fond de la baie en face de nous. Tous les navires qui entrent et sortent sont obligés de passer sous nos fenêtres, et c'est un spectacle bien attrayant que celui d'observer leurs allures, de deviner leurs pavillons et surtout de voir l'acharnement avec lequel ils rivalisent entr'eux ; déjà nous avons acquis quelques notions sur leur hiérarchie, mais nous ne sommes encore qu'à l'alphabet. Les steamers anglais sont ceux qui excitent le plus d'intérêt, car ce sont ceux qui jusqu'ici nous ont apporté les nouvelles d'Europe... Quelle surprise si quelque jour vous pouviez vous trouver au nombre de ces heureux arrivants ! Dites, serait-ce chose impossible?

J'arrive maintenant au département de l'intérieur, mais avant d'entamer ce sujet délicat, j'ai besoin de faire le tour de la maison, afin que mon esquisse soit au moins fidèle et à la hauteur du sujet.

Me voici de nouveau ! Dans l'intervalle, j'ai examiné des œufs de mollusques que Charles a ramassés sur la grève. Vous souriez sans doute à cette idée et pourtant, je vous assure qu'il y aurait tout un système de philosophie à faire après avoir vu des petits êtres qui, à peine

ébauchés, s'agitent déjà dans leurs coquilles et semblent heureux d'un rayon de soleil qui leur arrive. Savez-vous qu'il y a un moment dans notre vie où nous ne sommes pas plus avancés et que c'est précisément ce long développement que nous avons à parcourir, qui nous donne notre valeur. La recherche de ces rapports est précisément ce qui nous occupe maintenant. C'est l'un des thèmes de prédilection d'Agassiz et nous avons souvent des discussions sur ce sujet. Mais je m'égare, pardon, me revoici !

Quand j'arrivai à Boston au printemps dernier, je trouvai Agassiz établi dans une pension bourgeoise avec Pourtalès, dans un des quartiers fashionables de la ville. Je m'installai avec lui, dans la même pension sous le toit ; Charles fut casé dans une autre pension. Mais nous nous aperçûmes bientôt que ce n'était pas là le moyen de faire des économies et, au commencement de ce trimestre, nous avons loué la maison que je vous ai dit. Cependant ce n'est pas tout que d'avoir une maison. Il s'agissait de la meubler. C'était là la difficulté. Nous ne pouvions guère nous adresser aux dames de notre connaissance, attendu que la plupart n'entendent absolument rien aux affaires du ménage, et les autres nous auraient fait dépenser trop d'argent, sous le prétexte que M. Agassiz ne pouvait pas être mal casé. Nous avons donc dû faire nos affaires nous-mêmes, de concert avec notre ancienne femme de chambre. Représentez-vous maintenant Messieurs Agassiz, Pourtalès, Desor marchandant des lits, des chaises, des tables, des assiettes et des vases de toutes espèces. Nous avions une manière toute simple de procéder. « Faites-nous voir ce que vous avez de meilleur marché ! Combien ce lit ? » — « Trois dollars, Monsieur. » — « Vous n'en avez pas dans les prix plus bas ? » — « Non, Monsieur, c'est tout ce qu'il y a de plus chétif. » — « Bon, alors, ça nous va. » Et ainsi de la vaisselle et du reste. De cette manière nous avons meublé la maison en moins de deux heures. Mais aussi quel ameublement ! Vous vous imaginez peut-être que vous vivez simplement dans votre Place Royale ! Illusion, Madame, erreur profonde ! Vous êtes dans l'opulence, vous vous livrez imprudemment aux dangereux plaisirs d'un luxe énervant, car enfin vous vous prélassez dans des fauteuils, vous avez des chaises rembourrées, de beaux rideaux à vos croisées, enfin vous avez de l'argenterie. C'est chez nous qu'il faut venir pour apprendre ce que c'est que la simplicité dans les mœurs domestiques. Nous avons des chaises en bois verni, des matelas en feuilles de palmier (pour les célibataires, c'est très recommandable, dit-on ; cependant je commence à les trouver un peu durs). Nos fourchettes sont en métal de yankee, c'est-à-dire en fer blanc, et nos cuillers aussi. Nos rideaux sont en papier, avec des arabesques, c'est vrai. Aussi, c'est le seul luxe que nous nous soyions accordé, mais nous n'en avons pas dans toutes les chambres, seulement dans les chambres de travail ; ceux des chambres à coucher sont en papier vert uni à vingt sous pièce, tandis que les beaux coûtent vingt-six

sous. Nous n'avons qu'une nappe et point de serviettes ; ça, par exemple, c'est un inconvénient dont vous vous apercevriez comme moi si vous portiez des moustaches. Et l'on ose encore dire qu'il n'y a que les femmes pour tenir une maison ! Et l'humanité s'est courbée pendant des siècles sous le joug de cette hérésie au point que les célibataires eux-mêmes y ont cru ! Allons, il n'y a pas rien que l'histoire naturelle qui ait besoin de réformes.

Nous n'avons pas réussi à introduire la même simplicité dans le personnel de notre maison à cause des usages ou de la routine du pays (car on est routinier ici comme partout). Nous n'avons pu trouver une fille qui voulût consentir à être seule, non pas que notre réputation ne soit pure comme l'onde de la mer, mais parce qu'une cuisinière dans ce pays ne consent pas à répondre aux arrivants, car il faudrait se montrer en tablier de cuisine et ce ne serait pas à l'avantage de ces dames. Ainsi donc nous avons deux domestiques, une femme de chambre du Nouveau Brunswick et une cuisinière irlandaise, deux grosses luronnes qui n'ont pas l'air de s'être jamais beaucoup fatiguées et qui, quand elles ont achevé leur besogne, qui ne leur prend certes pas beaucoup de temps, se mettent en toilette et s'en vont se promener ou bien se querellent entr'elles pour se passer le temps. Cela vous ferait bondir d'impatience si vous voyiez ce régime, mais, voilà, il faut s'y résigner, c'est la conséquence de l'égalité. Après tout, le mal n'est pas bien grand, à ce qu'il me semble.

Faut-il vous parler de notre régime culinaire ? A Paris, vous le saviez, nous étions devenus un peu gourmets. Nous avions appris à apprécier de bons petits plats. Ici, toute friandise est supprimée comme article de luxe. Jamais qu'un seul morceau de viande avec des *potatoes* bouillies à l'eau pour dîner ; à déjeuner, du café, du beurre salé et des potatoes ; à souper, du thé, du beurre salé et point de potatoes. Quant au vin et au café nous n'en avons plus qu'un vague souvenir du temps où nous habitions la vieille Europe. Il y a tout à l'heure six mois que j'en ai fait mon deuil et Agassiz ne sait plus même ce que c'est.

Ne trouvez-vous pas un régime pareil digne d'être imité ? Il n'en est pas moins vrai pourtant que si, à l'heure qu'il est, j'étais à Paris, j'irais chez Madame Olivier lui demander une fine tasse de ce délicieux moka qu'elle sait si bien faire et avec lequel elle gâte son mari. Mais non, ce sont là mauvaises pensées. « Marguerite, bring me a pitcher of water ! »...

... Je voulais vous raconter une petite histoire que les Américains ont faite sur le compte d'Agassiz et qui m'est revenue dernièrement.

Vous savez déjà qu'il a été et qu'il est encore leur enfant gâté. Ces dames sont curieuses, elles ont voulu être au courant de ses affaires domestiques et savoir surtout pourquoi il n'avait pas emmené sa femme avec lui.

Il y en avait qui prétendaient qu'il s'était divorcé, d'autres disaient que sa femme était trop faible de santé pour faire le voyage, d'autres disaient encore qu'au milieu de ses grands travaux, il avait quelquefois oublié sa femme. C'est cette version qui a servi de texte à l'histoire suivante.

M. Agassiz, ainsi dit l'histoire, fut tellement absorbé par ses recherches sur le développement des œufs de poissons qu'il s'enferma dans son laboratoire et y passa huit jours et huit nuits consécutifs à observer ses petits saumons. Tous les soirs, sa femme venait frapper à la porte, mais il la renvoyait en lui disant qu'il ne pouvait pas quitter ses poissons et qu'il ne la recevrait qu'après le huitième jour. Enfin, quand les huit jours furent écoulés, Madame Agassiz vint de nouveau frapper à la porte de son mari, mais celui-ci dormait si profondément qu'il ne l'entendit point. Le lendemain, elle revint et le trouva dormant, et quand elle revint le troisième jour et qu'elle le trouva encore dormant, elle en fut exaspérée et se sauva, ne voulant plus d'un mari qui observait des œufs de poissons pendant huit jours et dormait ensuite pendant trois jours. C'est le mari d'une dame de Boston qui m'a raconté l'historiette. N'est-elle pas jolie ?

1848. La Révolution a éclaté à Paris, suivie d'une crise économique terrible. La pension que les Olivier tiennent à la Place Royale, qui va redevenir la Place des Vosges, se ressent de la situation. Le brave ami Agassiz s'inquiète pour les Olivier et leur propose de le rejoindre en Amérique :

Chers amis

Depuis les dernières nouvelles d'Europe qui nous ont appris la crise financière de France, je réfléchissais aux moyens de vous peindre l'Amérique sous d'assez belles couleurs pour vous engager à venir vous y établir pendant quelque temps, lorsque j'ai reçu votre lettre. Autant je suis peiné d'apprendre que les événements vous menacent de si près, autant je me suis réjoui en entrevoyant la possibilité de réaliser ce qui me paraissait encore un rêve il y a quelques jours. Les grandes choses qui s'accomplissent en Europe ne peuvent manquer d'exciter les sympathies les plus généreuses, même lorsque nous voyons l'existence de ceux qui nous sont chers plus ou moins compromise. Tout ce qu'il y a de viable dans ce flot humain débordé finira par trouver une ancre de salut, et lorsque le calme sera rétabli, nous pourrons contempler un monde nouveau, aussi différent du passé que les temps modernes qui ont succédé au moyen âge. La question pour nous, qui avons mission d'élever la génération naissante et de la préparer à vivre de ces éléments nouveaux, est de comprendre qu'il faut nous-mêmes nous préparer à cette grande tâche et le théâtre même où la scène se déroule aujour-

d'hui n'est pas, il me semble, le séjour le plus propre dans ce but. Venez donc ici de confiance, croyez-en l'expérience que j'ai acquise.

On vit ici et l'on apprend à y vivre de toutes ses facultés, ne regardant ni en arrière, ni à côté de vous ; les ruines qui vous entourent pourraient troubler la perspective. Venez prendre part à l'élan qu'ont reçu dans ce pays les sciences, les lettres et les arts. En y apportant votre tribut, vous recueillerez des fruits dont on sème seulement les germes en Europe ; vous apprendrez à les cultiver et, rassurés dans votre marche, vous retournerez dans la patrie riches des dépouilles d'un autre monde. J'y retournerai avec vous et le temps qui s'écoulera d'ici là, nous le passerons ensemble. Je puis vous offrir pour le moment un asile ; arrivez avec armes et bagages tout droit chez moi à Cambridge. Prenez au Hâvre les directions de M. Wanner, consul suisse, auquel j'ai écrit de vous accueillir et de soigner votre embarcation. A New-York, réclamez-vous de M. A. Mayor, 63 Liberty street, il vous expédiera jusqu'ici et soignera l'envoi de vos effets par la voie la moins coûteuse. Mais du Hâvre à New York, ayez tout ce que vous apporterez à bord du navire qui vous amènera ; tout ce que vous pourrez déclarer votre propriété personnelle entrera ainsi sans payer de droits. Les frais de transport par mer étant peu considérables et le trajet de Paris au Hâvre assez court pour ne pas vous entraîner à beaucoup de frais, apportez tout ce que vous avez de sortable en fait d'ameublements, de linge et de livres, ce que vous laisseriez en arrière devant être considéré comme à peu près sans valeur maintenant ; chargez-vous de tout ce qui vaudra les frais de port. Personne ne pourra mieux vous conseiller dans cette circonstance que Georges Berthoud.

Je ne vous parle pas des occupations qui vous attendent ; soyez assurés que vous ne manquerez pas d'occasions de vous créer une indépendance digne d'envie par les moyens que vous avez toujours préférés et, en attendant que tout cela soit régularisé à vos souhaits, je serai trop heureux de vous avoir chez moi avec votre petite famille. Vous ne serez pas les seuls à venir ; j'attends Lesguereux, Matile, peut-être aussi Guyot et Reynier, mais il y a à faire pour tous ici, surtout pour ceux qui apportent avec eux le savoir élaboré de la vieille Europe.

Dans les circonstances difficiles où vous vous trouvez, ainsi que plusieurs des personnes que je viens de nommer, j'ai cru que je remplirais un devoir d'ami en faisant ce qui dépendait de moi pour vous faciliter votre départ. Mon vieil ami Christinat, qui est aussi près de moi depuis le mois d'octobre dernier, s'est associé à moi pour transmettre à notre ami Guyot une somme bien modique pour de si nombreux besoins, mais qui, j'espère, suffira à vous fournir les moyens de passer l'Océan, si vous ne pouvez pas disposer dans ce moment du nécessaire. Ainsi, écrivez sans hésiter à Guyot à quoi vous en êtes à cet

égard, tout en faisant vos préparatifs de départ ; car il n'y a pas de temps à perdre pour profiter de la bonne saison ; indiquez-lui la somme qui vous manque, et, s'il plaît à Dieu, il aura été en mon pouvoir et en celui de mon ami, de vous obliger une fois dans ma vie. Ne craignez pas qu'on puisse me faire des reproches à ce sujet, même les créanciers auxquels je dois encore. Je leur ai fait dernièrement remise de tout ce que j'ai gagné l'hiver dernier et, pour être à l'abri de toute critique, je vais donner de nouveau quelques leçons la semaine prochaine que je ne comptais point faire et restreindre pour cet été le cercle de mes excursions ; puis à l'approche de l'hiver je me mettrai de bonne heure à la besogne pour les satisfaire de nouveau.

Ne sera-t-il pas piquant pour vous d'alimenter votre enfant, la *Revue*, si elle vit encore alors, d'un bulletin partant, si vous le voulez, tous les huit jours, d'un continent découvert il y a si peu de siècles et où s'accomplissent aujourd'hui de si grandes choses, et d'en faire ainsi l'*Echo des Deux Mondes* !

Lorsque vous verrez nos amis Martin et Berthoud (les deux frères) faites-leur mes amitiés et celles de Desor. Excusez-moi auprès d'eux de ce que je n'écris pas, j'ai trop à faire pour cela. C'est à peine si je puis prendre quelques notes fugitives sur mes observations scientifiques, tant j'ai de choses intéressantes à voir ; mais j'amasse des trésors de faits que je pourrai élaborer à loisir un jour et, dans tous les cas, je fais des progrès pour moi, si je ne publie rien pour les autres, et les résultats que j'obtiens deviennent incessament un point de départ nouveau.

Si vous avez une domestique à laquelle vous teniez et pour laquelle vous puissiez faire quelque chose, songez qu'en l'amenant ce serait un bien-être facile à acquérir pour elle que vous lui annonceriez, mais il faut qu'elle soit capable d'apprendre vite l'anglais, du moins assez pour faire des commissions et ses achats de ménage. Si vous ne voulez prendre personne, vous pourriez prier Guyot de vous adresser au Hâvre pour le jour de votre départ la sœur cadette de Charles Girard, qu'il fait venir et qui vous servirait pendant la traversée sans frais pour vous et tout à son avantage, puisqu'elle pourrait ainsi avoir quelque revenant bon des meilleures places que vous occuperiez et, comme domestique, vous obtiendriez peut-être son passage à plus bas prix.

Pardon si je ne vous écris pas plus longuement, si je ne vous dis rien des grands événements qui se succèdent avec une rapidité à laquelle la vapeur seule nous avait accoutumés, ni des hommes qui se dessinent avec une grandeur inattendue. Pour être contenue, mon admiration n'en est pas moins sincère.

Adieu, chers amis, cher ami de notre jeune âge, chère dame. Au revoir, à bientôt ! Tout à vous

Ls Agassiz

Cambridge, près Boston, E. U.
2 mai 1848.

L'adresse porte : « Monsieur le professeur Olivier, Place Royale nº 7. Paris. Forwarded by Melly Romilly Co. Liverpool, 17 mai 1848. »

A cette lettre si amicale, nous trouvons dans les archives des Olivier une réponse qui est, en réalité, la copie d'une missive conservée en vue de décisions ultérieures, une lettre de Juste Olivier à Agassiz, du 18 juin 1848, de Paris.

Bien cher Agassiz

Si nous n'avons pas répondu plus tôt à ta lettre de véritable ami et à tes offres, qui nous sont profondément allées au cœur, tu l'auras pensé, qu'il y avait pour nous impossibilité à le faire promptement. En effet, nous avons chez nous sept jeunes Suisses qui nous ont été confiés par leurs parents ; nous ne pouvons pas, envers ceux-ci et envers eux, les renvoyer d'un jour à l'autre comme de simples pensionnaires de table d'hôte. Il faut achever l'année, nous nous y sommes engagés moralement. Mais l'année pourra-t-elle s'achever pour eux et pour nous? C'est ce qui a été en question depuis la Révolution, depuis l'époque de ta lettre particulièrement. Ils sont tous de l'*Ecole centrale des arts et manufactures*. Les élèves français participent à la fièvre nationale ; plusieurs des élèves étrangers, en très grand nombre à cette école, ont fort entravé sa marche cet hiver par des prétentions, des fugues, des enfantillages qu'il serait trop long de te raconter. L'administration a aussi manqué de fermeté au commencement. Déjà, comme au reste ici dans tout, un état perpétuel de vacillation, de qui vive, qui semblait ne vouloir cesser un jour que pour recommencer le lendemain. Nous en étions là quand ta lettre est arrivée. La participation des élèves aux agitations du dehors avait cependant beaucoup cessé, mais alors a surgi, du sein de la partie la plus remuante et la plus paresseuse, une nouvelle affaire : ils ont demandé une promotion en masse et sans examens, sans quoi ils donnaient leur démission. L'Ecole est un établissement privé ; elle n'a pas voulu pourtant se laisser forcer la main, et cela paraît vouloir s'arranger par un compromis qui, à nous, enlèvera nos pensionnaires en juillet au lieu de nous les enlever en août comme à l'ordinaire et diminuera ainsi nos recettes sans rien ôter au loyer de nos deux appartements. Tout cela a traîné plus d'un mois. Il va sans dire que nous n'y pouvions absolument rien et devions nous borner à attendre, mais cela n'a pas été patiemment, surtout à cause de la nécessité où nous étions de remettre de jour en jour à te répondre. En outre, Ruchet et Georges Berthoud étaient en Suisse, où le dernier est encore. Ainsi personne avec qui causer d'une si grande affaire et que nous pensions consulter sur l'idée et sur l'exécution.

Maintenant, il est donc probable que nos pensionnaires nous auront quitté vers la mi-juillet. Il faudrait que j'allasse en Suisse avant notre départ et ne pouvant rien préparer avant que la maison ne soit libre, nous ne pouvons être en état de mettre à la voile avec armes et bagages que passé la mi-août. Ne serait-ce pas bien tard pour cette année et ne tomberions-nous pas dans la mauvaise saison? avec une famille ce ne serait pas gai. A moins d'avantages ou même de nécessité évidente, il nous semble qu'en tous cas il faudrait renvoyer la chose au premier bon mois de l'année prochaine.

Mais, dans un temps un peu plus ou un peu moins éloigné, devons-nous réellement nous décider à cette émigration? C'est ici où, après n'avoir pas été mal long déjà dans ce qui précède, je frémis de tout ce qui me reste à te dire et à te demander. Je le condenserai tant que je pourrai et surtout je m'en fie à ton amitié pour tout deviner et tout comprendre. Mais ne t'impatiente pas, je t'en prie, songe combien c'est une chose sérieuse pour moi, et que je la prends très sérieusement. Même en sentant qu'il y faut mettre de la confiance, je suis pourtant obligé, pour bien la voir et pour la saisir avec résolution, de la tourner de tous les côtés.

Je n'ai contre notre transplantation en Amérique que deux objections capitales, mais elles sont très graves, surtout la dernière.

D'abord, tout en ayant des Etats-Unis une très haute idée et ne m'arrêtant nullement aux détails qui pourraient ne pas m'aller, je me suis toujours senti une certaine répugnance d'intérêt, une certaine antipathie de nature pour l'Amérique. Mais ceci n'est rien. Ce qui est beaucoup et que je te prie de peser, soit pour me conseiller en général, soit pour tes vues et pour tes espérances à mon sujet, c'est, indépendamment même de la difficulté d'apprendre la langue assez bien à mon âge pour qu'elle devienne familière comme cela serait nécessaire à mes occupations, c'est en général la nature du milieu où je me trouverais transporté. J'en souffrirais certainement, par l'esprit, par le cœur et sans toi, à ce dernier égard entr'autres, je ne sais trop ce que je deviendrais. Mais pourrai-je réellement y vivre moralement et m'y mouvoir? Songe que je ne suis ni un homme d'affaires, ni même un savant. La science retrouve partout la science, le monde est sa patrie, mais il n'en est pas ainsi d'un littérateur. Sortez-le de sa langue, vous le déracinez. J'ai vu par Mickiewicz combien c'était un fait réel. Je ferais le sacrifice de mes petits travaux et projets littéraires, sans parler de la *Revue Suisse* qui ne peut être pour rien prise en considération dans ceci ; mais je le ferais plus difficilement de ma nature et de ma vie intimes qui sont, par malheur, forcément de penser, de sentir, de parler et d'écrire en français. Il en faut dire autant pour le moins de Madame Olivier. A supposer que je puisse faire ce sacrifice assez pour réussir dans ce milieu nouveau, y trouverais-je une compensation suffisante,

la seule pour laquelle, à moins d'être poussé par une nécessité extrême, je devrais me l'imposer ? c'est-à-dire la perspective non pas uniquement de vivre, mais d'amasser une petite fortune à mes enfants ? Malgré toutes sortes d'efforts, je n'y ai point réussi en Europe. Serais-je plus heureux en Amérique ? et là même, cela peut-il se faire au moyen de leçons et de la vie de pédagogue, qui deviendrait sans doute uniquement la mienne. Songe que pour la langue, le savoir, la réputation, je n'ai rien de ce que tu as et qu'il ne te faut nullement juger de mon cas par le tien, ni même par celui d'un naturaliste de cinquième ou de sixième ordre. Là où je suis d'une certaine force, je la perds nécessairement beaucoup en n'ayant plus le français pour milieu. Tu as toi-même assez le sentiment littéraire pour comprendre cela et peser cette objection comme je te demande de la peser.

La seconde n'a pas besoin de développement. Je devrais rester une dizaine d'années en Amérique, je comprendrais même que dans le sentiment où j'y irais, je m'y établisse tout à fait, disant adieu à l'ancien monde qui, à force de vouloir se rajeunir, pourrait bien réaliser la fable de Pellas. Je ne suis pas un négociant qui pourrait aller et venir pour ses affaires. Je ne saurais donc espérer de repasser l'Atlantique avant dix ans. Or, mon père et ma mère sont âgés. Mon père a soixante quatorze ans. Mon départ serait presque à coup sûr un adieu éternel.

Voilà mes deux grandes objections. Il est possible que, toute cruelle que soit la dernière, la *nécessité* me force à passer par dessus et, suivant les événements, qui vont si vite pour tous, que je partisse même cette année. Mais je dois dire que, pour le moment, cette nécessité n'est pas là, à ce point. S'il n'y a pas un nouveau branle-bas en France, l'Ecole Centrale a encore pour nous bien des chances, car enfin il faut élever ses enfants. Les parents de nos pensionnaires ne laisseront pas, s'ils le peuvent, l'éducation de leurs fils incomplète, et l'Ecole Centrale est une de celles qui répondent le mieux aux besoins nouveaux. Notre établissement commençait à prospérer. Ne serait-ce pas bien précipiter les choses que de le quitter et d'en désespérer déjà à présent ?

Laisse-moi maintenant te poser un couple de questions sur des points de détails pour achever à tout hasard de m'éclairer et de me guider. Si tu ne peux pas me répondre toi-même, car je ne te permets pas de me laisser abuser de ton amitié, dicte tes réponses à l'ami Desor, que je prie de vouloir bien m'aider aussi de son amitié et de son expérience :

1° A quoi songerais-tu précisément là-bas pour moi ? A des leçons comme ici ? Peut-être aussi à un pensionnat ? Et, par parenthèse, si nous devons rester ici, recommande notre maison aux Américains qui viendraient à Paris pour leurs études ou un séjour de curiosité, dans lequel nous pourrions leur servir d'assez bons pilotes au besoin. Je comprends très bien que tu ne puisses pas me donner beaucoup d'explications ;

il me faudrait être sur les lieux pour comprendre. Mais enfin, dis-moi toujours quelque chose que je puisse à mon tour dire à ceux qui me le demandent. C'est la première question que mes amis m'adressent infailliblement quand je leur parle de ce projet d'émigration.

2° Nous avons une masse de meubles, car nous avons eu en cette année une maison montée pour seize personnes. Faudrait-il réellement tout emporter avec soi?

3° Quelle est la bonne saison pour le voyage? Combien dure-t-elle? et quelle est la mauvaise? Nous ne pouvons songer aux steamers, cela coûterait trop.

4° Quelles ressources y a-t-il là-bas pour l'éducation des enfants? en particulier pour les professions savantes, la médecine, par exemple?

Miséricorde! vas-tu t'écrier. Jamais je ne lis tout ceci! Mais fais-le lire à Desor et qu'il te le raconte. Vous voyez, mon cher Desor, comme je vous mets à contribution pour tout.

Rien de nouveau ici depuis deux jours, mais rien aussi de plus nouveau que cela. On en est toujours aux comédies napoléonniennes.

Adieu, je vous serre la main à tous deux

O.

Caroline Olivier ajoute quelques mots en marge:

Il est impossible de vous dire, cher ami, combien nous avons été émus d'affection et de reconnaissance à cette nouvelle preuve de votre amitié. La joie de vivre près de vous serait bien grande pour notre cœur, puisqu'elle nous ferait accepter la pensée d'une vie si changée et si lointaine et nous met déjà dans la position de gens qui ont un pied en l'air pour partir. Vous savez quelles étaient mes antipathies et mes répugnances personnelles pour l'Amérique. Eh bien, en lisant votre lettre, j'ai senti s'écrouler en moi ce mur d'impossibilité. Je respecte trop votre temps pour en dire plus long et je prie notre cher Desor de vouloir bien nous écrire aussitôt que possible sur les questions d'Olivier.

Cette lettre est adressée: « Monsieur le professeur Agassiz, Cambridge, près Boston (Etats-Unis), voie d'Angleterre. »

Nous n'avons pas la réponse d'Agassiz ou de Desor, mais voici quelques extraits de la correspondance qui, ultérieurement, donnent une idée de la suite de cette affaire.

Tout d'abord dans une lettre adressée le 28 mai 1848 par Caroline Olivier à une fidèle amie, Madame Henriette Biaudet: « ... Agassiz a déjà répondu à la lettre que lui a portée Loïse.

Il veut que nous allions là-bas. Pour le moment, cela ne serait pas raisonnable. Il ne faut pas plier sa tente avant l'heure où l'on voit qu'elle ne peut plus rester en place... ».

En été 1848, Juste est parti pour faire une centaine de visites en Suisse romande. Il va recommander sa pension, qui est un peu chancelante depuis la révolution. C'est le moment où les Olivier vont quitter le numéro 7 de la Place Royale pour le numéro 1 de ce que l'on appellera de nouveau la Place des Vosges. Ils y resteront jusqu'en 1869, après être devenus propriétaires de ce bel immeuble. Caroline lui écrit le 5 ou 6 août : « ... Ce matin deux lettres sont arrivées, l'une d'Amérique, l'autre d'Italie. La première est de M. Christinat, en l'absence d'Agassiz, pour répondre à tes questions, mais non pas à la plus importante. Il ne sait pas ce qu'Agassiz a trouvé pour nous, mais celui-ci lui a dit, la veille de son départ : *J'ai trouvé de l'occupation pour M. Olivier et aussi pour Madame.* Il ne croit pas à un pensionnat ni à des leçons. Le reste de sa lettre contient des renseignements qui seraient fort utiles en cas de départ... ».

Le 8 août, Juste répond à sa femme : « ... Cette lettre d'Amérique m'a bien troublé encore un peu, mais je pense qu'il n'y faut pas songer pour le moment... ».

Quelques jours plus tard Caroline rencontre un des collègues d'Agassiz, Arnold Guyot (1807-1884), qui retourne en Amérique. Guyot a été un des collaborateurs d'Agassiz à l'Hôtel des Neuchâtelois, il a professé à Neuchâtel, puis à l'université de Princeton de 1854 à sa mort. Elle raconte cet entretien à son mari le 11 août 1848 : « ... Nous avons fort causé Amérique et je lui ai expliqué nos vues dans lesquelles il est pleinement entré. Au moyen de cet entretien et d'un autre que nous aurons encore, beaucoup de choses s'éclaircissent. Agassiz (à qui j'écris un petit billet purement amical) saura beaucoup mieux où nous en sommes et A. Guyot, je crois, nous sera un bon fanal là-bas. J'espère en obtenir qu'il observe et juge pour nous plus spécialement. Agassiz, m'a-t-il dit, t'avait préparé un cours de littérature française en français, et à moi, un autre ! J'ai bien tâché d'ôter cette dernière chimère de la tête de M. Guyot, pour qu'il l'ôtât de celle d'Agassiz et je lui ai dit de songer plutôt pour moi à un pensionnat. Il paraît qu'Agassiz voulait fondre notre ménage avec le sien. A cela je n'ai rien répondu... »

Et c'est tout ce que nous savons de ces grands projets, qui tombèrent définitivement dans l'eau.

Il ne nous reste plus que quelques lettres très espacées où l'on voit qu'Agassiz n'oubliait pas son vieil ami Olivier. Il faut croire, du reste, que bien des lettres se sont égarées, ou du moins n'ont pas été conservées, et il va sans dire que celles d'Olivier sont restées dans les papiers d'Agassiz.

Voici une lettre du 4 décembre 1849, de Cambridge :

Mon cher Juste

Le départ d'un de mes amis pour Paris me rappelle que tu disais un jour que la lampe de l'amitié a besoin de temps en temps d'une goutte d'huile. Tu sais que quant à moi, j'ai toujours considéré sa flamme comme trop spirituelle pour devoir être alimentée de ces petits incidents de la vie. Ce n'est donc pas comme souvenir que je t'adresse ces quelques lignes, mais pour te faire faire la connaissance d'un de mes amis, qui te racontera ce que je fais ici. M. Child est attaché à notre université de Cambridge et tu m'obligerais en lui faisant faire la connaissance des gens de lettres que tu vois.

Adieu, mon cher, embrasse ta chère femme de ma part

ton vieil ami Ls Agassiz

Au mois de juillet 1859, Juste Olivier est en Suisse avec sa fille pour y passer l'été. Sa femme lui écrit de Paris, le 3 juillet que deux lettres sont arrivées chez elle portant l'adresse d'Agassiz. « ... Tu comprends ma surprise, écrit-elle, et aussi mon espoir, mon attente, mêlée d'un peu de crainte et aussi de celle que vous ne puissiez vous voir. Ces lettres sont timbrées d'Yverdon et de Lausanne, je pense de sa sœur, et peut-être de son frère. Enfin attendons ! »

Cette crainte provient de ce que le fils aîné des Olivier est parti pour l'Amérique et qu'Agassiz a eu ou a à s'en occuper, car on n'en a pas de nouvelles.

Le 13 juillet, Madame Olivier écrit à son mari :

... La visite d'Agassiz, toute bonne, toute charmante, pleine de cœur et d'effusion, me laisse dans une agitation que je veux essayer de calmer en vous écrivant. Il est arrivé cette nuit et repart dans deux jours pour la Suisse. Il n'avait plus rien du tout su au sujet de notre

grand souci et m'en a parlé d'une manière excellente et tout à fait rassurante, comme il t'en parlera, car il veut te voir ; il faut qu'il te voie, dit-il. La semaine prochaine, il sera chez sa sœur à Lausanne, il pense que tu lui écriras de Vevey pour qu'il y aille ainsi que sa femme et sa fille. Je pense que les Couvreu seront charmés de recevoir ces hôtes si rares et si distingués. Et Agassiz est bien aise de montrer tout ce beau pays de Chillon à ces dames. Enfin, c'est une chose à arranger, ou sinon, il faudra que tu ailles à Lausanne avec Thérèse. Tu adresseras ta lettre chez Madame Francillon-Agassiz. Je n'ai pas encore vu sa femme. Il doit me l'amener demain. Ils sont à l'Hôtel du Louvre. Agassiz retourne dans un mois et, en repartant, il ne passera pas par ici, mais par Bâle et le Rhin afin de voir ses beaux-frères. Il est émerveillé des changements de Paris. Pas vieilli du tout. Très bonne mine, bon esprit, sérénité, grand bonheur. Voilà l'impression qu'il m'a faite et qu'il m'a laissée...

Malheureusement les deux amis n'arrivèrent pas à se rencontrer en Suisse. Pris l'un et l'autre par leurs obligations, leurs courses de divers côtés, Lausanne, Clarens, Genève, Nyon, etc. Juste dut brusquer son retour à Paris, où il espérait qu'Agassiz passerait.

Et les années passèrent !

La prochaine lettre date du 11 mars 1865 de Cambridge :

Mon cher ami

J'éprouve un bien vif plaisir en pensant que c'est à toi, mon vieil ami de quarante ans, que je dois écrire. Si tu jugeais de l'affection que je conserverai toujours pour toi par la rareté des signes de vie que je t'ai donnés, tu aurais droit de douter de moi. Mais tu sais que, de tout temps, ce n'est pas avec la plume que j'ai su communiquer, et cependant notre passé commun est un de mes plus précieux souvenirs. Dans ce moment, il est aussi présent à ma mémoire que lorsque nous étions assis sur le même banc, toi 13e et moi 14e en belles lettres. Tes chansons, notre vie d'étudiants, Neuchâtel, Madame Olivier, le *Drapeau rouge*, nos cours à l'académie, Noël et le Jour de l'An, les *Deux Voix*, les *Chansons Lointaines*, notre réunion à Paris, mes mécomptes en 59 où j'ai failli te revoir, tes chagrins américains et j'espère aujourd'hui, le calme d'un âge plus avancé, tout cela est vivant devant moi, bien plus que tu ne le penses peut-être. Aussi ai-je saisi avec empressement l'occasion de t'adresser un de mes amis, M. George J. Curtis, l'un des avocats les plus distingués des Etats-Unis, résidant à New-York, qui désire envoyer son fils à Paris pour le faire entrer soit à l'Ecole Centrale, soit

à l'Ecole des Mines, et qui désirerait savoir si tu peux le recevoir chez toi comme pensionnaire en août ou en septembre prochain.

Veuille, s. t. p., adresser ta réponse directement à M. Curtis et lui dire quelle serait à peu près la dépense d'un jeune homme de vingt ans qui va à Paris pour étudier et y vivre à son aise, sans extravagance.

Tu seras sans doute surpris que je me prive ainsi du plaisir de recevoir quelques lignes de toi, mais avant que cette lettre puisse t'arriver, je serai en route pour le Brésil, où je vais passer le reste de l'année dans le but d'explorer les poissons de l'Amazone et, de là, pénétrer dans les Andes, dans l'espoir d'y trouver des traces d'anciens glaciers que je crois avoir jadis couvert les flancs de cette chaîne colossale aussi bas qu'on les voit aujourd'hui dans la vallée de Chamonix.

Embrasse Madame Olivier pour moi et crois-moi toujours

ton vieil ami dévoué

Ls Agassiz

Agassiz signale dans sa lettre les titres de quelques-uns des ouvrages d'Olivier. Le jeune Curtis vint en effet chez les Olivier et fut un des plus aimables pensionnaires qu'ils aient eus, il devint un fidèle ami de la famille et un bon camarade d'Edouard, le fils des Olivier.

Et voici la dernière lettre d'Agassiz que nous possédions :

Cambridge, le 17 octobre 1867

Mon cher Olivier

Je t'adresse une de mes anciennes élèves, M^lle^ Augusta Kimbell, qui va faire une tournée d'Europe avec plusieurs de ses amies et une institutrice dans le but de compléter son éducation. Ces dames vont d'abord en Allemagne et passeront probablement plus tard quelque temps à Paris. J'espère que lors de leur arrivée, tu pourras les recevoir ou, du moins, leur donner les meilleurs conseils sur leur installation.

Combien je voudrais que tu puisses venir faire une tournée aux Etats-Unis avec ta femme. Lorsque vous serez disposés à vous reposer, venez nous voir. Tu peux être assuré d'être reçu à bras ouverts par ton vieil ami

Ls Agassiz

A cette époque les Olivier n'étaient guère disposés à faire un si long voyage. Leurs regards étaient déjà tournés vers Gryon, où ils allaient dès 1870 finir leurs jours après avoir liquidé la pension de la Place Royale, qui ne battait plus que d'une aile.

D^r^ Jean Olivier.